

Écrire le roman du sujet minoritaire: le cas d'Édouard Louis

Raffaello Rossi

France, début des années 2000 : dans un collège de province, un garçon nommé Eddy reçoit des injures, des coups et des humiliations de la part de ses camarades sous prétexte des « manières » efféminées, à cause desquelles il est marginalisé au sein d'une communauté hantée par les stéréotypes de la masculinité. Profondément marqué par l'épisode, l'enfant s'évertue à transformer le plus possible le ton de sa voix et à s'interdire les mouvements de son corps que l'on juge anormaux afin de faire diminuer les blagues à son sujet ainsi que le douloureux sentiment d'étrangeté, qui désormais l'afflige non seulement dans le milieu hostile du collège mais aussi en famille, jusqu'au moment où toutes ses dissimulations deviennent insoutenables. Eddy prend conscience finalement d'aimer le corps des hommes, ce qui implique l'impossibilité de continuer à vivre avec les gens parmi lesquels il a grandi. Il décide ainsi de s'éloigner pour toujours : il est accepté d'abord dans un lycée à Amiens, ensuite à l'École normale supérieure de Paris, où il entreprend ses études en sociologie ; il change son nom en Édouard Louis, puis écrit un roman intitulé *En finir avec Eddy Bellegueule*, inscrivant dans le titre le nom par lequel tout le monde l'appelait dans son lieu de naissance.

Le livre reçoit l'attention des Éditions du Seuil et paraît à la fin de 2013, provoquant tout de suite un débat enflammé dans les pages des revues et des suppléments littéraires : racontant avec un réalisme cru sa propre expérience, Édouard Louis non seulement parvient à exprimer des malaises répandus au sein de la communauté homosexuelle, mais propose aussi un portrait impitoyable des anachronismes culturels de la

working class blanche habitant les provinces européennes. Il s'oppose ainsi à l'imagerie romantique construite autour des populations pauvres et marginalisées, qui s'étale dans la rhétorique de l'extrême droite mais qu'évoque aussi, nostalgiquement, une partie de la pensée à gauche. Louis est ainsi accusé d'élitisme (Belliard 2014), tandis que ses liens familiaux sont compromis irrémédiablement : interviewée, la mère de l'auteur désavoue le récit contenu dans le livre en blâmant les décisions d'« Eddy », notamment celle de se venger de ses frustrations en diffamant sa famille (Houot 2014).

Les questions soulevées par le roman de Louis ont ainsi un caractère doublement politique : d'une part la « question gay » est présentée à partir de sa condition actuelle dans le contexte d'espaces sociaux périphériques, de l'autre des conflits idéologiques jettent leur ombre sur la structure du récit articulant la *Bildung* du personnage principal. La narration se constitue à partir du contenu traumatique que l'auteur tire de son expérience personnelle, qu'il raconte en unissant de façon inédite les modèles contemporains de l'écriture de soi avec la posture neutre et objective du sociologue. Le vécu particulier du sujet est ainsi considéré depuis une perspective interne aux mécanismes impersonnels des rapports sociaux, prenant ainsi une force conflictuelle, déchirante et immédiatement politique.

« En finir », ou la subjectivité blessée

En finir avec Eddy Bellegueule commence et se termine par le mot « pédé ». À la première occurrence, le protagoniste subit l'interpellation : « C'est toi le pédé ? » (Louis 2014 : 15). Cette injure marque le destin du personnage en provoquant à la fois sa marginalisation et un encerclement hostile de la part de ceux qui l'environnent ; l'injure le marque telle « une stigmata, ces marques que les Grecs gravaient au fer rouge ou au couteau sur le corps des individus déviants, dangereux pour la communauté » (16).

La question revient à la fin du livre, dépourvue maintenant d'intentions outrageuses : « Alors Eddy, toujours aussi pédé ? » (220). Les fonctions sociales que le mot « pédé » véhicule ici sont

diamétralement opposées par rapport à celles relevant de l'injure: Eddy se voit reconnaître pleinement au sein d'une nouvelle communauté composée principalement par les amis et camarades éduqués selon les normes de la bourgeoisie cultivée. Eddy a finalement réussi à s'échapper du village grâce à ses bonnes notes et à sa passion pour le théâtre, qui lui ont permis d'accéder au lycée d'Amiens, un but inatteignable et même peu souhaitable selon ses familiers. Le livre peut donc se terminer avec un *happy ending* : « Tout le monde riait. | Moi aussi » (220).

En rapprochant les deux occurrences, respectivement placées au début et à la fin du livre, nous pouvons mieux apprécier la tension et la polarisation qui animent le roman autour de l'acte de négation contenu dans le titre : « En finir avec Eddy Bellegueule » promet la disparition de tout ce que son nom de famille a signifié pour l'auteur au cours de sa vie.

Les trois quarts du roman ont pour nœud central le moment où Eddy a environ dix ans et subit des injures de la part de ses camarades au collège. C'est le début d'une longue série d'humiliations et vexations qui vont marquer toute sa scolarité au collège du village. Il devient objet de nombreux harcèlements à cause de ses « manières », un « défaut » que ses parents lui ont reproché depuis toujours : le ton de sa voix, sa façon de marcher et d'agiter les bras pendant une conversation le font apparaître comme « efféminé », différent et anormal. Selon les stéréotypes régnants de la virilité auxquels, déjà, ses parents se référaient, la violence « était quelque chose de naturel, d'évident » (70). Eddy doit, lui, rediriger cette violence contre lui-même et intérioriser les normes comportementales adoptées naturellement par les autres membres du village : « Aujourd'hui je serai un dur ([...] cette phrase qui pendant plusieurs années m'a accompagné et fut en quelque sorte, je ne crois pas que j'exagère, au centre de mon existence) » (166). La négation de soi qu'Eddy exerce pour éloigner les soupçons autour de son homosexualité a donc sa forme originare dans une violence subie : l'offense morale renvoie à une blessure corporelle, et par là au souvenir indélébile de la douleur physique.

À l'autre bout du récit, l'inclusion d'Eddy au sein d'un autre milieu nous est encore montrée par le moyen d'une négation, renvoyant cette fois-ci aux genres de la comédie. La différence de ton employé dans l'interpellation d'Eddy signifie : « ce que je dis ne correspond pas à ma pensée, c'est son contraire » ; Eddy est donc d'autant plus à l'abri de l'injure qu'il participe d'un refus collectif : « nous ne sommes pas des gens qui disent "pédé", ce système de valeurs ne nous regarde pas »¹. Le nom que le personnage s'est donné une fois qu'il est devenu l'auteur de son livre porte les marques d'un nouveau groupe d'appartenance : « Édouard » supprime l'américanisme d'« Eddy » tandis que Louis prend la place de « Bellegueule », effaçant du même coup les anciennes connotations de classe du nom de famille.

La question du nom constitue un des principaux leitmotifs du roman : « pour la première fois, mon nom ne nomme pas », est la phrase tirée du *Ravissement de Lol V. Stein* (1964) de Marguerite Duras que l'auteur met en exergue du livre. L'acte de nomination prend une signification spéciale dans la narration, en perdant son caractère neutre et arbitraire. Selon l'usage, on emploie le verbe "nommer" pour les êtres animés et inanimés, sans faire aucune distinction, accentuant ainsi la passivité de l'objet de nomination ; inversement, quand on "appelle" quelqu'un on vise surtout à susciter une réaction de la part de l'interlocuteur : à la différence de l'acte de nomination, le fait d'appeler

¹ Ce n'est pas un hasard si l'effet comique provoqué par la désidentification se produit à la suite de l'évolution finale du personnage, et n'est rendu possible que par cette émancipation de la condition de minorité. Comme le note Francesco Orlando dans sa théorie freudienne du processus à l'origine de l'effet comique : ce dernier « se configure de façon opposé à celui entraîné par l'identification du sujet avec l'autre ; Freud le résume d'abord dans la formule : "il fait ainsi – je fais différemment", puis il ajoute qu'"il fait ce que je faisais à l'époque de mon enfance" ; de cette manière, Freud rattache l'effet de plaisir comique à une comparaison que le sujet opère entre les différentes époques de sa subjectivité et donc à l'autosatisfaction, extravertie et agressive, de l'adulte. » (Orlando 1990 : 147, notre traduction).

quelqu'un présuppose la reconnaissance de sa subjectivité, autant que sa liberté de répondre ou pas à notre interpellation².

Le père véhicule les valeurs du groupe social à partir du moment où il choisit le prénom de son fils, déterminant ainsi son identité. Au lieu de l'individualiser, ce prénom sert à réaffirmer son appartenance au collectif :

Il avait décidé de m'appeler Eddy à cause des séries américaines qu'il regardait à la télévision (toujours la télévision). Avec le nom de famille qu'il me transmettait, Bellegueule, et tout le passé dont était chargé ce nom, j'allais donc me nommer Eddy Bellegueule. Un nom de dur.
(Louis 2014 : 26, nous soulignons)

Un destin commence à s'esquisser, où le sujet est empêché de décider de son identité, se la voyant toujours imposer par la parole de l'autre. Il faut donc prendre au pied de la lettre l'expression « en finir avec Eddy Bellegueule » : changer son nom signifie pour l'auteur acquérir la faculté de répondre ou pas aux interpellations venant de son groupe social.

L'importance attachée au nom vient confirmer ainsi le processus de subjectivation comme acte de négation symbolique. La possibilité d'effacer et corriger son nom coïncide significativement avec la mutation des conditions objectives de vie dans un nouveau contexte social : c'est ainsi que le monde finit par être divisé entre sphères sociales distinctes et langages non communicants, l'identité se dédoublant en objet (le personnage Eddy Bellegueule) et en sujet de la narration (le narrateur Édouard Louis).

² Voici quelques exemples tirés des dictionnaires pour « nommer » : « désigner, instituer » (Larousse 1989) ; « qualifier, distinguer, indiquer, choisir, déclarer, établir, dénoncer » (Robert 2009) ; « désigner, qualifier » (Littré 2001). On peut les comparer aux définitions données pour « appeler » : « aborder, inviter, invoquer, convoquer, inciter, provoquer » (Larousse 1989) ; « s'adresser, attirer, apostropher, interpellier, demander, prier, aspirer, désirer, évoquer, exhorter, solliciter » (Robert 2009) ; « mander, défier, exiger, nécessiter » (Littré 2001).

La Bildung du sujet minoritaire

À la forte discontinuité dans le parcours d'Eddy/édouard correspond la division du récit en deux parties principales. La première, « Picardie (fin des années 1990 – début des années 2000) », dessine le paysage sociale où l'écrivain a grandi à travers des épisodes singuliers et quelques anecdotes sur la vie du village et de sa famille. Le titre de la deuxième partie, « L'échec et la fuite », se réfère au moment de crise qui rompt la stase de la vie dans le village en révélant la dynamique sociale latente. Nous avons juste un bref aperçu de la vie d'Eddy hors du village dans l'« Épilogue », où l'auteur quitte la prose pour le vers narratif, montrant ainsi les premiers pas du personnage vers la construction d'une nouvelle identité sociale.

L'histoire d'Eddy coïncide avec le développement de sa personnalité, qui aboutit à une conciliation entre sujet et monde, conformément au modèle classique de la *Bildung* (Moretti 1987), mais Louis marque l'évolution de son personnage par des étapes qui, selon le philosophe Didier Eribon, caractérisent le processus d'émancipation des sujets marginaux : « Abjection-honte-orgueil-ascèse-subjectivation » (Eribon 2001 : 295). Les phases indiquées par Eribon différencient chez Louis le passage fondamental de la négation à la pleine affirmation de soi ; la transformation coïncide donc avec l'expérience de la fuite de son contexte de classe, un événement qui avait déjà fait l'objet théorique d'un autre livre d'Eribon, son essai autobiographique *Retour à Reims* (2009) :

Dans ma vie, en suivant le parcours typique du gay qui va vers la ville, s'inscrit dans de nouveaux réseaux de sociabilité, fait l'apprentissage de lui-même comme gay en découvrant le monde gay et en s'inventant comme gay à partir de cette découverte, j'ai en même temps suivi un autre parcours, sociale cette fois : l'itinéraire de ceux que l'on désigne habituellement comme des « transfuges de classe. (Eribon 2011a : 25)

À ces considérations sur sa propre histoire personnelle, Eribon en attache d'autres de type méthodologique, toujours proches de la forme développée par Louis dans son roman : le processus individuel de construction active de soi se réalise entièrement au niveau de la vie empirique du sujet, entraînant ainsi le passage du discours théorique à la forme narrative (97-98). Chez Louis le passage des théories sur la subjectivité à la narration de soi atteint des conséquences radicales concernant la tâche de l'intellectuel, non plus attaché à la recherche de solutions valides pour les classes et les groupes humains, mais pour l'individu pris dans sa singularité :

Aujourd'hui, la question, ce n'est pas, comment peut-on se réintégrer dans ces collectifs qui nous sont imposés arbitrairement, mais comment peut-on fuir, comment peut-on échapper à ces collectifs. J'ai essayé de montrer ça dans « Eddy Bellegueule », avec toute la deuxième partie du livre sur la fuite, où Eddy comprend qu'il ne pourra rien dans le monde où il est, et qu'il part. (Philippe 2014 : 132)

À la division entre ce qui précède la fuite et ce qui lui succède correspond celle entre les deux plans discursifs du livre : d'un côté, le narrateur à la première personne nie les instincts de classe de son personnage, revendiquant ainsi entièrement son statut de conscience indépendante formée *a posteriori* ; de l'autre on a la logique inconsciente du groupe social, qui en déterminant l'expérience d'Eddy offre aussi au lecteur des matériaux linguistiques. Entre le narrateur et le personnage principal se creuse par conséquent un clivage, auquel correspond une égale discontinuité dans le processus de formation du sujet, comme s'il y avait un « moi présent » et un « moi passé » totalement étrangers. La séparation et le parallélisme entre les deux instances narratives relève moins de la distance temporelle que de l'écart provoqué par le changement de groupe social : le sujet n'accumule pas ses expériences en ordre progressif, car seule une expérience, celle de la fuite, peut déclencher le processus de subjectivation. La formation du sujet

apparaît ainsi polarisée entre deux moments détachés : l'injure et la fuite.

Entre l'autobiographie et le roman à thèse

Dans le roman de Louis, le point de vue du narrateur et celui des personnages reflètent deux systèmes de valeurs qui se nient mutuellement. Le dispositif typique de la parabole de rédemption, selon lequel le personnage prend conscience de ses erreurs, éclairant rétrospectivement les événements du passé, s'avère problématique chez Louis, car ce ne sont pas tellement la conscience individuelle du protagoniste ou sa vision du monde qui se trouvent questionnées, mais l'identité extérieure du sujet, c'est-à-dire le regard que le monde lui adresse : ce n'est pas l'erreur de jeunesse ou la transformation de soi qui fait l'objet de cette narration à la première personne, mais les erreurs et la mutation de tout ce qui représente "l'autre". L'auteur justifie cette opération par l'étiologie scientifique sous-jacente à l'écriture de son roman, déclarant ainsi du même coup son affiliation à la tradition du naturalisme :

Mon livre n'est pas une simple histoire. Il n'est ni de l'autofiction, ni de la fiction, ce que je raconte est vrai. Même si le mot "roman" figure sur la couverture. Pourquoi associe-t-on spontanément celui-ci à la fiction ? Le roman est un travail de construction littéraire qui permet justement d'approcher la vérité. Il aurait peut-être fallu écrire "roman non fictionnel" ou "roman scientifique", comme le revendiquait Zola pour ses livres. (Abescat 2014)

Louis réinterprète la tâche de l'intellectuel en accord avec la démarche positiviste, posant l'accent sur l'objectivité de son regard et sur la nécessité d'un détachement par rapport à sa matière, selon le modèle de l'approche ethnologique³.

³ Voir Eribon 2011b : 23-24 : « Ni celui qui écrit ni celui qui lit n'appartiennent au monde dont il est question. L'important, c'est d'en avoir

À la fin du récit Eddy arrive à Amiens, où il réussit à s'adapter à son nouveau style de vie ; il y a donc une lacune narrative concernant le moment où le personnage devient écrivain. Cette ellipse dans la diégèse correspond à un épisode de la biographie de l'auteur, à savoir la naissance de son amitié avec Didier Eribon et sa rencontre avec la sociologie. Devenir sociologue ne va pas sans conséquence pour le développement du discours narratif, lorsqu'il comporte un antagonisme entre le point de vue du narrateur et celui des personnages.

Cet aspect rend problématique la classification d'*En finir avec Eddy Bellegueule* parmi les genres de l'écriture de soi, ainsi que sa position dans le cadre littéraire contemporain : bien que le livre se présente comme un « roman », le récit de Louis se base sur la règle fondamentale du « pacte autobiographique », à savoir l'« identité de l'auteur, du narrateur et du personnage. » (Lejeune 1996 : 15). Certaines normes récurrentes de l'autobiographie ne sont pourtant pas respectées, à commencer par la division des événements racontés : « sur dix autobiographies, neuf commenceront fatalement au récit de naissance, et suivront ensuite ce qu'on appelle "l'ordre chronologique" » (197) ; il y a inévitablement de nombreuses exceptions, mais ce qu'on attend en règle générale des contes autobiographiques, ce sont des chapitres, des thèmes et des épisodes concernant la vie de l'auteur, disposés selon une séquence temporelle homogène. *En finir avec Eddy Bellegueule* expose effectivement les moments de la vie de l'auteur de manière que le lecteur puisse toujours reconstruire la séquence linéaire des événements, mais ce critère n'est pas celui utilisé principalement pour organiser la matière du livre : les titres des deux sections, ainsi que ceux des différents chapitres – tels « Portrait de ma mère au matin », « Vie de filles », « Les Histoires du village » – semblent plutôt suggérer des contes anecdotiques n'ayant pas toujours pour centre le temps vécu de l'auteur, mais étant disposés autour de thèmes qui le traversent à des moments différents. Plutôt que les écritures codifiées dans *Le Pacte autobiographique*, la narration d'*En finir avec Eddy Bellegueule* rappelle

conscience et d'essayer de neutraliser au maximum cette complicité dans la position extérieure et potentiellement supérieure. »

celle de l'« autoportrait littéraire », lequel « se distingue de l'autobiographie par l'absence d'un récit suivi. Et par la subordination de la narration à un déploiement logique, assemblage ou bricolage d'éléments sous des rubriques » (Beaujour 1980 : 8).

L'autoportrait est sous certains aspects plus libre par rapport à la norme établie dans la théorie de Lejeune, admettant une approche inventive qui est interdite *a priori* dans l'autobiographie et privilégiant la mémoire et le point de vue subjectifs, tandis que « la biographie et l'autobiographie sont des textes référentiels : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une "réalité" extérieure au texte, et donc se soumettre à une preuve de vérification » (Lejeune 1996 : 36). On a vu que Louis revendique à plusieurs reprises la nature objective de son récit, et par là aussi sa validité scientifique. L'organisation en « rubriques » est également présente dans un autre genre de l'écriture de soi, ayant certainement plus d'affinités avec les choix narratifs de Louis : le récit de filiation, qui « ne se déploie pas selon une linéarité chronologique restituée. Il est d'abord un recueil [...]. Il est ensuite, par la force des choses, une enquête: nul narrateur ne peut connaître de lui-même des pans de vie dont il ne fut pas le témoin » (Viart-Vercier 2008: 81). À l'instar de l'essai autobiographique de Didier Eribon *Retour à Reims, En finir avec Eddy Bellegueule* est effectivement une enquête de l'auteur sur ses origines, un type d'écriture expérimenté pour la première fois par Annie Ernaux dans ses romans. Des livres tels *La Place* (1983) et *La Honte* (1996) refusent leur classification comme des écritures autobiographiques : l'autrice, « particulièrement attachée à la vérité distanciée, sociologique voire ethnologique » (Grell 2014 : 49), se met à l'écart des poétiques exubérantes de la mémoire, du sentiment subjectif du passé, de la libre écriture de soi : « Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles » (Ernaux 1983 : 24).

Ernaux adopte un point de vue détaché afin de pouvoir mieux accueillir les traces verbales de son enfance, selon une intention purificatrice et s'appliquant à cet exercice de recueil avec un respect qui

les entoure d'une aura sacrée : « Des mots d'usage indissolublement unis aux choses et aux gens de mon enfance, que je ne peux pas faire jouer. Des tables de la loi » (Ernaux 1996 : 73). On voit bien ici une différence importante par rapport au traitement que Louis réserve à ses matériaux autobiographiques : malgré leur objectivité radicale et leur refus de toute « tradition sentimentale », les romans d'Ernaux mettent l'enfance au centre de la personnalité qui est en train de se raconter : « Ressentie comme essentielle, cette période de formation, de découverte, est celle où se détermine une personnalité, où s'accumulent les expériences premières, où s'élabore une vision du monde » (Viart-Vercier 2008: 56). En faisant par contre de la fuite un épisode-clé de sa formation, Louis présente la période de son enfance comme un lieu d'aliénation et de scission interne à la personnalité, se différenciant ainsi également d'Eribon, dont l'essai *Retour à Reims* l'a influencé d'une façon plus directe : comme le titre le suggère, l'auteur se rend une nouvelle fois sur les lieux de son enfance et de son adolescence après s'être pleinement « formé » ailleurs. Revenant sur ses pas, Eribon a donc l'intention d'étudier, en le reconstruisant, son passé, pour pouvoir s'y reconnaître pleinement : « L'enfance ne doit pas seulement être racontée, au risque d'être transformée par sa mise en récit, elle doit faire l'objet d'une réappropriation » (57-58). Rien à voir donc avec le désir d'« en finir » exprimé par Louis : le livre veut surtout souligner la possibilité pour les individus de construire leur personnalité malgré leur passé, laissant derrière eux le monde de leur enfance.

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule* l'auteur ne cherche pourtant pas seulement à utiliser son parcours personnel pour rendre compte de sa différence par rapport à la mentalité de la province : le livre se construit autour d'une douleur ineffaçable et d'un sentiment profond d'injustice. Le choix d'une approche sociologique a pour Louis une valeur éthique avant que scientifique : dans le sillage de Zola et de Sartre, Louis s'identifie à un modèle de la personnalité engagée, selon lequel on met son savoir et son expérience au service d'une réforme de la société et des mœurs. Louis hérite de cette tradition de l'écrivain-intellectuel en actualisant une de ses formes littéraires les plus décriées : le roman à thèse, où la narration des faits est d'une certaine façon subordonnée à la

démonstration de théorèmes ou de concepts généraux. Sous cet aspect, *En finir avec Eddy Bellegueule* se distingue des formes contemporaines de l'engagement littéraire : selon les études critiques les plus récentes, les intellectuels « se sont écartés de la prétention de Zola d'ériger la littérature au rang d'une science. Ils ne la conçoivent pas plus comme l'incarnation d'une philosophie, à l'instar de Sartre ou de Camus » (Sapiro 2011 : 716). La plupart des auteurs contemporains accepte donc la relativité des points de vue en adoptant une posture toute subjective qu'ils pensent pouvoir exister à l'écart du débat public : « Les écrivains ont pris acte de la défection envers tous les systèmes d'explication globale du monde [...] plus de "roman à thèse", plus d'"autorité fictive" [...] : la fiction a perdu son autorité énonciative » (Viart-Vercier 2008 : 269). Dans le cas de Louis en revanche, la sociologie bourdieusienne sert à renforcer la posture éthique de l'intellectuel et à repousser l'idée d'une fiction qui ne serait que subjective, une fois conscience prise de l'origine conflictuelle des rapports sociaux ; par conséquent, « la responsabilité de l'écrivain c'est de faire exister son discours dans ce champ de lutte afin qu'il puisse y jouer un rôle [...]. C'est donner à la vie intellectuelle et aux textes un sens pratique » (Louis 2013 : 15).

La tradition philosophique que Louis hérite à partir de l'enseignement d'Eribon refuse ainsi les distinctions entre la sphère des relations privées et les structures du pouvoir ; il associe donc pour sa part l'« écriture de soi » et l'intervention dans l'espace politique. En adoptant la perspective de la théoricienne *Queer* Judith Butler, Eribon montre comment l'identité de genre est prédéterminée par l'usage de la langue parlée et écrite : « si nous sommes formés dans le langage, [...] alors ce pouvoir formateur précède et conditionne toute décision que nous pouvons faire à son propos » (Butler 1997 : 2, cit. in Eribon 2012 : 90). Idéologie et langage tirent leur légitimité du discours de la collectivité, à partir de la microphysique de la marginalisation que le sujet assimile inconsciemment dans son comportement, si bien qu'il pense agir selon sa volonté et son intelligence propre tout en dépendant des structures qui lui préexistent. Le déterminisme sociologique de Bourdieu trouve donc ici son point de convergence avec le concept

foucauldien de « biopolitique » : quand les « mailles du pouvoir » enserrant la vie particulière des individus, en encadrant les fonctions et les instincts primaires, « l'individu n'est pas une réalité autonome, préexistante, sur laquelle le pouvoir viendrait s'exercer, par le moyen de la "répression". [...] Le pouvoir ne réprime pas, il produit » (Eribon 2012 : 427). Louis porte ainsi le témoignage de sa propre souffrance en prévoyant la difficulté de réception de son histoire propre, car un langage qui puisse inclure le point de vue du sujet minoritaire n'a pas encore été inventé, et ce dernier se voit par conséquent interpellé et exclu par le langage même avant qu'il puisse prendre la parole. La nécessité d'un regard sociologique sur son vécu personnel s'impose donc : alors que les fictions de soi visent à émanciper le vécu personnel de ses représentations conventionnelles, le point de vue de Louis est celui de qui est depuis toujours exclu des normes. Ainsi le roman du « vrai moi » démasque le fond commun des comportements, qui, sans être fixés *a priori* par des lois ou des concepts, se manifeste pourtant furtivement au niveau superficiel de l'expérience au sein des groupes humains.

Le savoir et les pratiques

La distance symbolique entre le narrateur et le monde qu'il décrit est rendu manifeste par le grand nombre des commentaires et digressions du narrateur qui accompagnent les événements de l'histoire⁴. L'effet paradoxal que ce procédé peut déterminer chez le lecteur peut être mieux compris par le biais d'une norme structurelle du récit décrite par Roland Barthes dans un essai désormais classique : chaque narration se constitue pour la plus grande partie de « menus gestes, attitudes transitoires, objets insignifiants, paroles redondantes » (Barthes 1968 : 86). Ces « remplissages » ne jouent apparemment aucun rôle au niveau de la trame et ne nous aident pas non plus à comprendre les événements principaux :

⁴ On comprend ici le terme « histoire » selon la définition donnée dans Genette (1972 : 72) : « la succession d'événements, réels ou fictifs, [...] et leurs diverses relations d'enchaînement, d'opposition, de répétition ».

Le « détail concret » est constitué par la collusion directe d'un référent et d'un signifiant ; le signifié est expulsé du signe, et avec lui, bien entendu la possibilité de développer une forme du signifié, c'est-à-dire, en fait, la structure narrative elle-même. (88)

La logique de la fiction inclut ainsi l'incohérence avec laquelle les faits se présentent du point de vue empirique du personnage. Au contraire, dans le roman de Louis l'expérience est constamment dépouillée de sa réalité immanente et accidentelle par l'intervention du narrateur : « il n'existe d'incohérences que pour celui qui est incapable de reconstruire les logiques qui produisent les discours et les pratiques » (Louis 2014: 75). Louis reprend de la méthode de Pierre Bourdieu le modèle constructiviste, selon lequel le travail sociologique ne se borne pas à l'observation passive des phénomènes, et évite tout autant l'identification au point de vue des sujets sous examen, mais vise à une objectivité « au deuxième degré », caractérisée par la présence d'un discours théorique qui reconstruit les logiques implicites aux comportements :

Bref, les pratiques observées sont aux pratiques qui se régleraient expressément sur les principes que l'analyste doit produire pour en rendre compte [...] ce que les vieilles maisons, avec leurs adjonctions successives et tous les objets, partiellement discordants et fondamentalement accordés, qui s'y sont accumulés au cours du temps, sont aux appartements agencés de part en part selon un parti esthétique, imposé d'un coup et du dehors par un décorateur. (Bourdieu 1980: 27-28)

« D'un coup et du dehors », c'est ainsi que le discours du narrateur se pose par rapport aux événements, surmontant la perception unilatérale des choses qu'ont les différents acteurs et établissant une hiérarchie entre la voix du narrateur et la vie des personnages : d'un côté on observe un discours construit logiquement et articulé selon des concepts, de l'autre des pratiques du langage prélogiques et socialement prédéterminées, à savoir qui ne sont pas formées individuellement mais

relèvent des *habitus* demeurant au niveau de l'« inconscient culturel » du groupe d'appartenance⁵. La réduction de la complexité des rapports intersubjectifs est une conséquence directe de cette perte d'autonomie dans la vie des personnages, qui en sont alors réduits à n'être que les voix sans singularité d'une énonciation chorale qui ne leur permet pas de se distinguer du groupe : lorsqu'il cite les propos de sa mère, le narrateur ne manque pas de remarquer qu'« une multitude de discours la traversaient, que ces discours parlaient à travers elle » (Louis 2014 : 75).

Un des éléments les plus évidents de la dramaturgie narrative de Louis est justement l'absence presque totale de scènes dialoguées ; la communauté provinciale vit dans la répétition cyclique des mêmes discours et des mêmes pratiques :

L'impossibilité de le faire empêchait la possibilité de le vouloir,
qui à son tour fermait les possibles.

Il y avait peu de place pour la différence.

Rien ne change, jamais.

Le village, loin de la ville, du mouvement et de l'agitation, était
aussi à l'écart du temps qui passe.

Tout était très codifié, déjà chez les enfants que nous étions.
(Louis 2014 : 79, 89, 103, 122, 168)

L'espace du village où se fait l'expérience d'Eddy est donc « un monde qui n'existait que pour lui-même, étranger à toute connaissance de l'extérieur » (103-104). La voix du narrateur intervient ainsi *a posteriori*, provoquant une certaine désincarnation des personnages et des événements transportés *ab rupto* dans les cadres abstraits des structures et des champs de force, ce qui advient au détriment de l'immédiateté empirique dans laquelle la réalité se présente aux sujets.

⁵ L'idée d'« inconscient culturel » est assez fréquente dans les écrits de Bourdieu. Voir notamment Bourdieu 1970 : 23.

Cette logique de la surdétermination se manifeste pour chaque personnage significatif ; la mère n'agit jamais vraiment de son propre chef, restant toujours conditionnée par des facteurs supra-individuels :

Elle ne comprenait pas que sa trajectoire, ce qu'elle appelait ses erreurs, entraînait au contraire dans un ensemble de mécanismes parfaitement logiques, presque réglés d'avance, implacables. Elle ne se rendait pas compte que sa famille, ses parents, ses frères, sœurs, ses enfants même, et la quasi-totalité des habitants du village avaient connu les mêmes problèmes, que ce qu'elle appelait donc des erreurs n'étaient en réalité que la plus parfaite expression du déroulement normal des choses. (69-70)

Le narrateur commente à peu près de la même façon la routine des rapports avec son père :

Sa question, ce n'était pas lui qui la posait mais un rôle qui le dépassait, parfois, contre sa volonté, l'acceptation ou plutôt l'intériorisation du fait qu'il valait mieux, qu'il était plus légitime de bien faire ses devoirs pour un enfant. (*Ibid.*: 103)

Même et surtout l'attitude violente des camarades d'école est expliquée selon le schéma téléologique-déterministe des structures sociales influençant au niveau préconscient les comportements :

Je ne sais pas si les garçons du couloir auraient qualifié leur comportement de violent. Au village les hommes ne disaient jamais ce mot, il n'existait pas dans leur bouche. Pour un homme la violence était quelque chose de naturel, d'évident. (42)

La logique grégaire se laisse donc observer seulement *a posteriori*, c'est-à-dire dans la position distanciée de qui appartient désormais à un autre monde. Cependant, ce point de vue exclut nécessairement l'autre : les extraits cités montrent la réification constante que le narrateur impose aux différentes voix, si bien que, dans la mesure où leurs propos restent de pures expressions des rapports sociaux, les personnages

n'obtiennent pas le statut de sujets, responsables de leurs actions, pensées et paroles.

Le corps : temps et espace

Le narrateur intervient régulièrement par des commentaires et des objections contredisant le propos des personnages : rien ne semble lui échapper et le contrôle exercé sur l'action romanesque semble total. À sa loquacité répond par contre le silence imposé au personnage principal, c'est-à-dire le moi passé du narrateur : « Je suis las d'essayer de restituer le langage que j'utilisais alors » (82). À la différence des autres personnages, Eddy ne s'exprime pas à travers le langage verbal, mais par les gestes et les réactions involontaires de son corps. Le désir et le monde sensible constituent le terrain où les besoins de l'individu et les règles de la communauté entrent en conflit avec le plus d'évidence ; pour Eddy, ce conflit prend même la forme d'un paradoxe existentiel, lorsque « le crime n'est pas de faire, mais d'être. Et surtout *d'avoir l'air* » (163). Si chaque individu voit son corps comme quelque chose d'unique et d'irremplaçable qui lui appartient strictement, l'aspect physique est d'autre part constamment exposé au jugement social, entraînant ainsi la méconnaissance de l'individu et son exclusion de la part de la communauté.

Le corps joue une fonction double dans l'économie du roman : d'un côté il se constitue comme vraie scène du drame social, de l'autre il représente l'instance unitaire et systématique de l'expérience d'Eddy, lorsqu'il porte les marques de l'offense physique :

De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux. Je ne veux pas dire que jamais, durant ces années, je n'ai éprouvé de sentiment de bonheur ou de joie. Simplement la souffrance est totalitaire : tout ce qui n'entre pas dans son système, elle le fait disparaître. (13)

La douleur n'a aucune valeur spéculative ou esthétique *in se* car, confrontée à la souffrance, même la raison sociologique est réduite au silence. Le mal physique ne fait pas statistique ni ne répond à des

structures impersonnelles de sens, car il n'appartient qu'à la sphère de l'expérience la plus individuelle, celle qui, comme l'auteur le rappelle d'après la leçon de Bourdieu, nous apprend que nous vivons dans un monde déserté par les sentiments de compassion et de tendresse : « la société [est un] espace de violence, espace de guerre de tous contre tous. Qu'on le veuille ou non. Que l'on en soit conscient ou non » (Renevey 2014).

Le potentiel narratif de la douleur est par contre énorme, comme le note Giglioli dans son étude autour de la rhétorique victimaire : entre souffrance et récit il y a familiarité, car comme la douleur peut être ressentie seulement par celui qui l'éprouve, « une fois abandonnée à soi-même, l'histoire est propriétaire et totalitaire par droit de naissance » (Giglioli 2014 : 101, notre traduction). Une fois que le sujet de l'énonciation s'identifie entièrement avec sa douleur, son humiliation et son échec réels, son récit gagne immédiatement en nécessité et en personnalité. Le mal subi et revendiqué met ainsi la victime à l'abri de toute critique : « une affinité morphologique existe entre les récits victimaires et ces narrations qui refusent d'accueillir à leur intérieur des éléments de contradiction, de complexité, d'égarement ou d'ambiguïté » (102). Le roman de Louis oscille ainsi entre deux pôles, le premier de type conceptuel / réflexif, correspondant au point de vue du narrateur, et le second de type entièrement empirique représentant l'expérience irréfléchie du protagoniste, à laquelle il ne revient qu'au lecteur d'attribuer ou non une valeur de vérité. La trame du récit est ainsi inséparable d'une réalité extradiégétique à laquelle le roman se réfère de manière toujours ambivalente : d'un côté, on a le *hic et nunc* de l'expérience du moi narré, de l'autre la relativité et la dépersonnalisation générales créées par le discours du je narrateur, concernant tout le monde sauf Eddy, personnage principal.

Si l'on considère cette dichotomie qui sépare le contexte social et le langage des personnages du discours fortement individualisé du narrateur, il apparaît que le corps est un opérateur de conjonction en tant qu'entité à la fois individuelle et impersonnelle, douée de consistance matérielle et de significations symboliques ; le corps transporte également le personnage du monde de l'enfance à celui de l'âge adulte

et de la conscience de soi. L'apparence extérieure d'Eddy avait été traduite abusivement par le groupe social d'origine en stigmat, et le langage verbal d'Eddy perdait ainsi toute autre fonction que celle de garantir la survivance du corps, obéissant mécaniquement au dispositif d'inclusion et d'expulsion de la communauté : « J'utilisais les mots pédé, tantouze, pédale pour les mettre à distance de moi-même. Les dire aux autres pour qu'ils cessent d'envahir tout l'espace de mon corps. » (Louis 2014 : 147-148). Le narrateur Édouard complète donc le processus de subjectivation du personnage Eddy par une réappropriation de la *physis*, ce qui ne va pas sans une possibilité concrète d'énonciation libre, le corps cessant de montrer au sujet une image de lui-même où il ne peut pas se reconnaître.

La vie corporelle est le critère infaillible pour la vérification d'une inversion objective des rapports de force : on passe d'une situation où les normes de la vie sociale anéantissent la vie individuelle, à un état des choses où ces normes sont pleinement maîtrisées par le sujet, finalement soustrait à la honte de son apparence. La *Bildung* d'Eddy ne s'accomplit donc pas tellement au niveau psychique, mais surtout grâce à une mutation objective des conditions d'existence qui représente la seule chance pour l'individu d'être soi-même.

Du moi fragmenté à la séparation des mondes sociaux

Si certains critiques ont pu attribuer à *En finir avec Eddy Bellegueule* le sens d'une simple vengeance symbolique, c'est principalement en raison de l'opposition spéculaire dont se constituent les relations de pouvoir dans le livre : la culture populaire dans sa configuration contemporaine est présentée comme négation violente de la subjectivité individuelle, tandis que la voix de l'écrivain-sociologue, utilise son savoir pour cibler à son tour les instincts de classe qui déterminent les pratiques du groupe. Il n'y a pas de rencontre ni de médiation possible entre les deux pôles du récit : à la fin du livre rien n'a changé dans la logique qui gouverne les deux mondes sociaux, aucune possibilité de contamination ou de conflit ne s'est faite jour. Seul le corps d'Eddy pourrait témoigner de la continuité d'un monde à l'autre, mais la

mémoire de son passé est aussi défaillante que le vieux nom du protagoniste : si le corps est irréductiblement individuel et personnel, il est de même infiniment adaptable selon les contingences du contexte social. Quittant son village et devenant étudiant en sociologie, Eddy Bellegueule a pu se reconnaître comme Édouard Louis, réinterprétant son expérience en tant que processus de subjectivation, achevé d'abord grâce au dépassement de l'abjection et de la honte, puis par la reconnaissance de soi et l'orgueil de son identité.

Dans le régime empirique du roman les vérités abstraites du pouvoir prennent vie, hantent littéralement comme des « forces inconnues » les formes et les contenus réels de l'expérience. Les tensions irrésolues qui se manifestent à plusieurs niveaux dans la narration de Louis permettent de comprendre l'inconscient politique du roman. Le refus des codes sociaux qui encadrent l'expérience n'implique aucunement leur refoulement ; ces derniers deviennent au contraire le patrimoine exclusif d'un sujet minoritaire qui construit sa forme de vie dans l'espace entre les mots et les choses, là où le conflit se joue entre des sphères de valeurs de plus en plus repliées sur elles-mêmes. Le récit de soi s'unit de cette manière à la démonstration solide et cohérente d'un spécialiste des rapports sociaux, dont la voix froide et répétitive se montre toujours claire et résolue. La révélation du personnage et l'enseignement du livre relèvent de cette découverte des forces supra-personnelles capables de déterminer les désirs et les comportements individuels au détriment de l'autonomie de la sphère psychique. Ce n'est ainsi pas le sujet mais le monde qui se divise : l'« autre » n'est plus à identifier avec l'inconscient, le corps ou le langage, de même que ce ne sont pas des facteurs héréditaires, des manques économiques ou des événements historiques qui déterminent individuellement les formes de vie, mais des simples normes de comportement reçues et alimentées arbitrairement par les groupes humains, qui restent d'autant plus compacts et cohérents dans la configuration de leurs rapports internes qu'ils restent irrémédiablement séparés l'un de l'autre à l'extérieur.

Bibliographie

- Barthes, Roland, «L'effet de réel», *Communications*, 11, 1968 : 84-69.
- Beaujour, Michel, *Miroirs d'encre. Rhétorique de l'autoportrait*, Paris, Seuil, 1980.
- Belliard, David, « Pour en finir vraiment avec Eddy Bellegueule », *Libération*, 02.03.2014, http://www.liberation.fr/culture/2014/03/02/pour-en-finir-vraiment-avec-eddy-bellegueule_983980, en ligne.
- Bourdieu, Pierre ; Passeron, Jean-Claude, *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970.
- Bourdieu, Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.
- Id., *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (1992), Paris, Seuil, 1998.
- Eribon, Didier, *Reflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
- Id., *Une morale du minoritaire. Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.
- Id., *Retour à Reims* (2009), Paris, Flammarion, 2011a.
- Id., *Retours sur « Retour à Reims »*, Paris, Cartouche, 2011b.
- Ernaux, Annie, *La Place*, Paris, Gallimard, 1983.
- Id., *La Honte*, Paris, Gallimard, 1996.
- Giglioli, Daniele, *Critica della vittima*, Roma, Nottetempo, 2014.
- Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
- Grell, Isabelle, *L'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2014.
- Guilbert, Louis (ed.), *Grand Larousse de la langue française*, Paris, Larousse, 1989.
- Houot, Laurence, « La famille d'"Eddy Bellegueule" blessée par le livre d'Édouard Louis », *Culturebox*, 05.02.2014, <http://culturebox.francetvinfo.fr/livres/romans/la-famille-deddy-bellegueule-blessee-par-le-livre-dedouard-louis-149133>, en ligne.
- Littré, Paul-Émile, *Dictionnaire de la langue française*, Versailles, Encyclopaedia Britannica France, 2001.
- Louis, Édouard (ed.), *Pierre Bourdieu : l'insoumission en héritage*, Paris, PUF, 2013.
- Louis, Édouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.

- Id., « Savoir-souffrir », entretien avec Elisabeth Philippe, *Que peut [encore] la littérature ?*, ed. publiée sous la direction de S. Audegui et Ph. Forest, *La Nouvelle Revue Française*, 609 (2014) : 123-134.
- Id., « Des mondes privés de choix », entretien avec G. Renevey, *360*, 12.05.2014, <http://360.ch/blog/magazine/2014/05/des-mondesprives-de-choix/>, en ligne.
- Id., « J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et celui de la culture », entretien réalisé par M. Abescat, *Télérama*, 19.07.2014, <http://www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php>, en ligne.
- Moretti, Franco, *Il romanzo di formazione*, Torino, Einaudi, 1987.
- Orlando, Francesco, *Due letture freudiane: Fedra e Il Misanthropo*, Torino, Einaudi, 1990.
- Robert, Paul, *Grand Robert de la langue française*, Neuilly-sur-Seine, Cobra, 2009.
- Sapiro, Gisèle, *La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIXe-XXIe siècle)*, Paris, Seuil, 2011.
- Viart, Dominique – Vercier, Bruno, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008.

Sitographie

Louis, Édouard, <http://edouardlouis.com/>

L'auteur

Raffaello Rossi

Doctorant en cotutelle à l'Université de Bologne et à l'Université Paris-Est Créteil, il fait une thèse sur Proust, Joyce et Kafka, sur la narration et le modernisme. Auteur d'un bref essai comparatif sur

Proust et Goethe : *Bildung e ricerca: narrazioni dell'individualità ai confini del moderno* (2014, en phase de publication).

Phd in Literary and Cultural Studies at Bologna University, in co-supervision with Université Paris-Est Créteil. Currently working on a thesis about Narration and Modernism in Proust, Joyce and Kafka. Author of a brief comparative essay about Proust and Goethe: *Bildung e ricerca: narrazioni dell'individualità ai confini del moderno* (2014, forthcoming).

Email: rossi.raffaello84@gmail.com

L'article

Date de soumission : 15/05/2015

Date de réception : 30/09/2015

Data de parution : 30/11/2015

Comment citer cet article

Rossi, Raffaello, "Écrire le roman du sujet minoritaire : le cas d'Édouard Louis", *L'immaginario politico. Impegno, resistenza, ideologia*, Eds. S. Albertazzi, F. Bertoni, E. Piga, L. Raimondi, G. Tinelli, *Between*, V.10 (2015), <http://www.Betweenjournal.it/>